

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 10

Artikel: Son confrère
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255091>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

*** POUR LA FAMILLE ***

PARAISANT



A PORRENTRUY

N° 10

Supplément du Dimanche 12 mars

1905

SON CONFRÈRE

par JEAN BARANCY (*Suite*)

— J'en suis sûr, répondit le percepteur. Ne vous l'a-t-il pas écrit ?

— En effet, dit de Montaudière dont le visage se rembrunit un peu. Je ne saurais, continua-t-il, désagréablement impressionné au souvenir de la lettre, je ne saurais, monsieur, vous retenir plus longtemps. J'ai une petite course à faire et je reviendrai ensuite à l'heure qui vous conviendra. Puisque nous nous connaissons un peu maintenant, voudriez-vous, à mon retour, avoir l'aimable obligeance de me présenter à Séverin Larchet ?

— Avec beaucoup de plaisir, monsieur, répliqua M. Vilmaine en se levant comme venait de le faire son visiteur et en lui ouvrant la porte du salon. Si vous n'aviez pas cette course, je vous prierais bien d'attendre, car...

Il n'acheva pas sa phrase. On venait d'ouvrir la porte du couloir et quelqu'un entrait.

— Séverin Larchet peut-être ?... demanda de Montaudière.

Le percepteur regarda et répondit en se retournant tandis que le vieux garçon s'approchait de lui.

— Justement !

Et voilà qu'aussitôt une jeune femme portant à son bras un grand panier, chargé de légumes et de fruits, apparut à leurs yeux en même temps qu'un beau rayon de soleil illuminait brusquement tout ce qui les entourait et Jacquelin de Montaudière

pensa que ce rayon, en l'éblouissant, lui faisait perdre la notion exacte de ce qui se passait autour de lui.

V

Rêvait-il, Jacquelin de Montaudière, ou bien le percepteur se moquait-il de lui en lui annonçant, comme étant Séverin Larchet, cette ménagère chargée de provisions ?

— Pardon messieurs ! dit-elle d'une voix claire en passant devant eux.

Et il reconnut à n'en pas douter, la bouche malicieuse, les yeux bleus souriants et les fins cheveux dorés de celle qui s'excusait. Il murmura :

— Madame Darennes ..

La jeune femme s'arrêta et regardait celui qui prononçait son nom.

— Oh ! pardon, monsieur ! balbutia-t-elle non moins étonnée. Pardon... Je ne vous avais pas reconnu; non... vraiment.

— C'est moi madame, répliqua-t-il de plus en plus troublé, qui dois... qui vous...

— Pardon, dit-elle, retrouvant aussitôt sa liberté d'esprit et sa grâce enjouée, parions que vous venez voir chez M. Vilmaine, votre... confrère, l'auteur de *Pour elle*.

— J'en conviens, madame...

— Eh bien ! monsieur, reprit-elle délibérément, permettez-moi de vous le présenter en me présentant moi-même, puisque... c'est moi.



C.-C.-F. de Koning, champion du monde
Phot. E. Merr-Kæmper, Davos

Le meeting du championnat du monde de patinage s'est donné récemment en Hollande, à Greningue. La place était parfaite. Le hollandais de Koning ayant gagné trois courses sur les quatre comptant pour le championnat, a par suite été proclamé champion du monde.

— Séverin Larchet...

— Séverin Larchet, répéta-t-elle. Vous lui avez, il n'y a pas longtemps, offert des pêches de votre jardin et dit du mal des femmes qui écrivent. C'est même pour cela qu'il n'a pas osé se révéler à vous alors même que cependant, il s'était rendu chez vous dans cette intention ; et enfin, monsieur, vous le surprenez aujourd'hui fort en dehors du rôle que vous lui prétiez dans la vie, car...

Mais M. Vilmaine l'interrompit en dégageant de son bras le panier qu'elle portait et lui conseillant de faire reposer quelques instants encore au salon, M. de Montaudière qui allait partir.

Elle passa devant lui, lui offrit un fauteuil et s'assit en face de lui tandis que le percepteur emportait le fameux panier.

— Cela vous surprise, n'est-ce pas, monsieur ? demanda-t-elle en fixant sur les siens sans le moindre embarras, ses yeux francs ensoleillés.

— Oui, madame, répondit-il, car, jusqu'à présent, et très niaisement, je m'étais fait une tout autre idée des femmes de lettres.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Tant mieux reprit-elle si, de m'avoir vu aujourd'hui, retour du marché, peut modifier un peu votre jugement.

— Je vous en prie, madame, pardonnez-moi, murmura-t-il. J'ai commis une bêtise inqualifiable ; soyez doucement indulgente et généreuse puisque j'ai été doublement sot. Je ne savais pas... Je ne pouvais pas prévoir et je suis confus plus que vous croyez.

— A tout pécheur miséricorde, répliqua-t-elle gaiement. Vous désirez connaître Séverin Larchet, vous le connaissez sans vous en douter. Est-ce dans ce but seulement, monsieur, que vous vous êtes donné la peine de venir jusqu'ici ?

De Montaudière hésita un instant, un tout petit instant, avant de répondre. Il se sentait penaud comme le renard pris au piège et ne savait trop quelle contenance prendre devant cette jeune femme dont il sentait la raillerie poindre sous le ton de la plus exquise politesse. Mais laisser comprendre son embarras, eût été l'augmenter encore et, bravement, avec un effort qu'il parvint à dissimuler, il avoua ce qu'il avait espéré, ce qu'il désirait encore : présenter Séverin Larchet aux lecteurs de *l'Indépendant*.

— C'est que, dit-elle, vous seriez obligé de lever le voile du pseudonyme. Personne ici, excepté M. Caribié, ne sait...

— Mais oui, monsieur, et même depuis longtemps, répondit-elle. C'est lui qui a baptisé ma petite fille, à Lormeau, que nous habitions alors et où il était vicaire. Je sais qu'il est votre ami, et ajouta-t-elle d'une voix insinuante, et il ne faudra pas le gronder de ce qu'il a scrupuleusement gardé mon secret. Je l'en avais prié, et il avait promis.

Un peu de rouge monta, malgré lui, au front de de Montaudière. Il avait été berné par le curé et il en éprouvait un peu d'humiliation.

— Vous ne vous fâcherez pas, n'est-ce pas, ajouta-t-elle, comprenant sans doute ce qui se passait en lui.

— Mais non, bien sûr ! répondit pour lui le percepteur qui venait de rentrer au salon, et, pour vous le prouver, ma chère enfant, M. de Montaudière voudra bien, j'espère,

accepter de diner ce soir avec nous. Nous aurons quelques personnes, continua-t-il en s'adressant directement à son visiteur, et M. Caribié sera des nôtres.

— Il est donc revenu de voyage ? demanda-t-il de plus en plus surpris.

— Il revient ce soir même, répliqua M. Vilmaine, tout exprès pour assister à notre repas, un repas de fête, puisque nous célébrons aujourd'hui, ma femme et moi, le vingt-cinquième anniversaire de notre mariage. Je vous invite sans façon ; acceptez de même. Les amis de nos amis... vous savez le reste. Est-ce dit ?

— Vous ne pouvez refuser à votre frère, dit Mme Darennes, et je vous invite aussi.

D'un mouvement souple et gracieux, elle lui tendit sa main qu'il effleura de la sienne. Il était désarmé.

— J'accepte, répondit-il d'une voix un peu tremblante, l'honneur que vous me faites.

— Il voudrait mieux dire le plaisir, répliqua M. Vilmaine.

— L'honneur et le plaisir, reprit-il en s'inclinant.

VI

Bien des jours et même des semaines ont passé depuis ce repas de fête dont Jacquelin de Montaudière ne fut pas le moins gai convive, et voici deux mois déjà que Séverin Larchet a quitté Rouvelles pour retourner à Paris.

Nous sommes en décembre, il fait très froid, le vent souffle, la neige est épaisse dans les chemins et le pauvre de Montaudière s'ennuie terriblement dans son vieux logis.

Autrefois, quand le mauvais temps le retenait par force chez lui, il écrivait. Et maintenant, quand il ne chasse pas, il ne fait pas autrement que penser. Et Jeannou s'inquiète.

A quoi peut-il penser en restant, pendant des heures, immobile, les sourcils froncés, le regard perdu dans le vague ? Quelle est la cause de cette paresse intellectuelle, de cette apathie morale qui le rend impropre à toute espèce de travail ?

Par exemple, si peu que le temps le lui permette, il sort. Il lui faut aller, venir, se fatiguer, s'éreinter même, et le bon M. Caribié, plus perspicace que Jeannou comprend bien, sans rien dire, que son ami porte en lui un souci qu'il n'avoue pas, un souci dont, bon gré mal gré, il voudrait bien se débarrasser.

Mais quel est ce souci ? Ah voilà ! M. Caribié le sait peut-être bien, car il est très intelligent et très fin M. Caribié, mais il se garde bien de le laisser comprendre et, quand il va voir Jacquelin de Montaudière, assez rarement d'ailleurs depuis le dîner auquel il a assisté en même temps que lui chez le percepteur de Rouvelles, il ne lui parle que des choses les plus banales et les plus indifférentes.

Son ami ne paraît même pas le remarquer, non seulement parce que son souci l'absorbe, mais parce qu'il lui garde une rancune de ce que, connaissant l'auteur de *Pour elle*, il ne l'avait pas mieux renseigné et encore parce qu'il soupçonne à sa discréption une arrière-pensée que le curé n'eût sans doute pas osé nier s'il l'eût questionné en toute franchise.

Mais il ne le questionnait pas.

Et cette arrière-pensée, inavouée par l'autre, les éloignait ou plutôt, malgré leur mutuelle affection, les sépa-

rait à la façon d'une haie vive au-dessus de laquelle on ne se tend pas la main dans la crainte de se piquer.

Donc, le pauvre de Montaudière a un gros ennui qui, en ce moment surtout, à en juger par sa pose affaissée, doit peser lourdement sur lui.

Le vieux garçon, inactif auprès du feu, se leva tout à coup, se mit à arpenter la salle, regarda, à travers les vitres embrumées, tomber les flocons serrés puis, découragé, revint s'asseoir à sa même place.

Ce coin du logis au moins était gai. Une bonne chaleur

s'échappait du foyer, et l'enveloppait en même temps que de ses clartés, le feu chantait doucement en sourdine, et de Montaudière ferma les yeux. Ce ne fut pas pour dormir. Mais, sous ses paupières closes un rêve n'en passa pas moins. Adieu le froid et la neige. La jolie flamme chantante joua pour lui le rôle du soleil et dans les lueurs vives qui frappaient ses yeux fermés il vit apparaître l'été resplendissant avec tout ce qu'il apporte de joies, d'ailes, de parfums et... de robes roses.

(A suivre.)

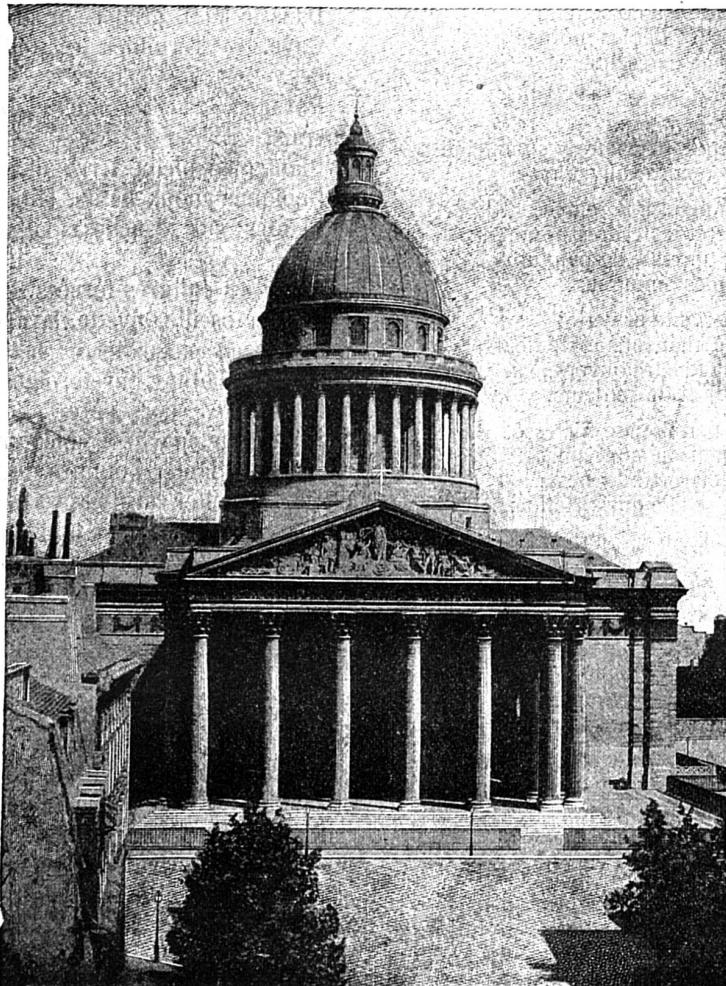
Jean BARANCY.

Le Panthéon

Célèbre monument de Paris, sur la place du même nom, au sommet de l'ancienne montagne Ste-Geneviève. Construit par l'architecte Soufflot dans le style néo-grec, cet édifice devait être d'abord une église placée sous l'invocation de la patronne de Paris (Ste-Geneviève). La révolution en fit un temple destiné à recevoir les cendres des grands hommes du pays et lui donna le nom de Panthéon, avec cette célèbre inscription au fronton : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante.*

Il fut successivement église sous la restauration, temple de la gloire sous Louis-Philippe, puis église sous le second empire. La troisième République rendit le Panthéon au culte des grands hommes à l'occasion des funérailles nationales de Victor Hugo en 1885.

Y ont leur sépulture : Voltaire, La Tour d'Auver-



Le Panthéon en 1905

gne, Marceau, Baudin, Victor Hugo, Carnot.

Le fronton de façade a été sculpté par David d'Angers.

Le premier citoyen qui fut inhumé au Panthéon fut Mirabeau (4 avril 1791). Plus tard, quand le rôle que le grand orateur joua vis-à-vis de la royauté fut connu, ses cendres furent exclues de l'édifice. Celles de Voltaire et de Rousseau subirent le même sort. Le 27 avril 1791, l'Assemblée Constituante avait décreté que le corps de Rousseau serait transporté au Panthéon, où il fut effectivement placé le 20 vendémiaire, an III, à côté du tombeau de Voltaire.

En 1814, à l'époque de l'entrée des alliés en France, les cercueils des deux philosophes furent exhumés et leurs restes sortis de l'église furent inhumés ailleurs. Depuis lors, comme on le sait, les tombeaux de Voltaire et de Rousseau furent réintégrés au Panthéon.

Droits d'auteur à faire rêver

Ceux de Wagner qui ont rapporté environ 800,000 francs, l'an dernier à ses héritiers.

Lohengrin a été joué, l'an dernier, 997 fois dans les pays allemands ; 420 fois dans les pays latins, particulièrement en France ; 318 fois en Angleterre et aux Etats-Unis. Il a rapporté 272,000 marks.

Le *Tannhauser*, représenté 478 fois, sans compter les représentations en pays slaves, a rapporté 141,000 marks, c'est-à-dire 370 francs en moyenne par représentation, etc., etc.

Et quand on pense que *Tannhauser* fut si outrageusement sifflé en sa nouveauté.

VARIETES

Pour maigrir

Ceci n'est pas une réclame. Ce n'est pas même un conseil, c'est une indication.

Dans sa « Revue des sciences » du *Journal des Débats*, M. de Parville constate que l'obésité, si difficile à guérir en dépit de toutes les drogues que l'on préconise, céde parfois à un traitement assez simple : le port continu d'une ceinture de flanelle. La ceinture, convenablement serrée, provoque une transpiration abondante. Cette transpiration, c'est de la graisse superflue qui s'en va.